

# Gérard Lenoir et Picabia, la collection d'un passionné

Inédites sur le marché, **dix-huit œuvres de Francis Picabia** raconteront l'histoire d'une amitié entre Gérard Lenoir et Olga Mohler Picabia. Et celle d'un coup de foudre pour la peinture insaisissable d'un artiste hors norme.

.....  
PAR CAROLINE LEGRAND

C'est à la fin des années 1950 que Gérard Lenoir (1930-2002) rencontre Olga Mohler Picabia (1905-2002). Il se fait appeler « François » dans son salon de coiffure de l'avenue Raymond-Poincaré dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, où le Tout-Paris défile désormais. Parmi ses clientes, les actrices Catherine Deneuve et Bella Darvi. Élevé au château de Gizeux, en Touraine, où ses parents étaient intendants, cet homme cultivé et intelligent s'intègre parfaitement dans ce milieu. Il apparaîtra même dans le magazine *Ciné Révélation* en 1958... Une reconnaissance du star-system. Olga, quant à elle, est veuve depuis 1953. Elle prend l'habitude de fréquenter le salon de Gérard Lenoir et une amitié durable se tisse. Au gré de leurs discussions évoquant l'œuvre de Francis Picabia, Gérard Lenoir se prend d'intérêt pour le travail du peintre, qui a partagé les vingt-cinq dernières années de sa vie avec Olga.

« Il est devenu un véritable aficionado de l'homme, de l'artiste et d'une époque. Dans son appartement parisien, tous les murs étaient couverts d'œuvres de Picabia », précise le commissaire-priseur Fabien Mirabaud. Ces dessins et tableaux, dont dix-huit seront dispersés, il les a acquis auprès de sa veuve ou

grâce à son intermédiaire auprès de collectionneurs et de marchands. Gérard Lenoir avait également acheté des objets appartenant au couple Picabia, certains provenant de leur yacht, ancré à Cannes. Cette passion, il l'a transmise à ses trois petites-nièces, qui sont fières de cet héritage. Avec cette vente à son nom – pour laquelle elles ont choisi l'Hôtel Drouot, un lieu que leur grand-oncle appréciait –, elles espèrent lui rendre un hommage mérité.

## Un ensemble homogène et instructif

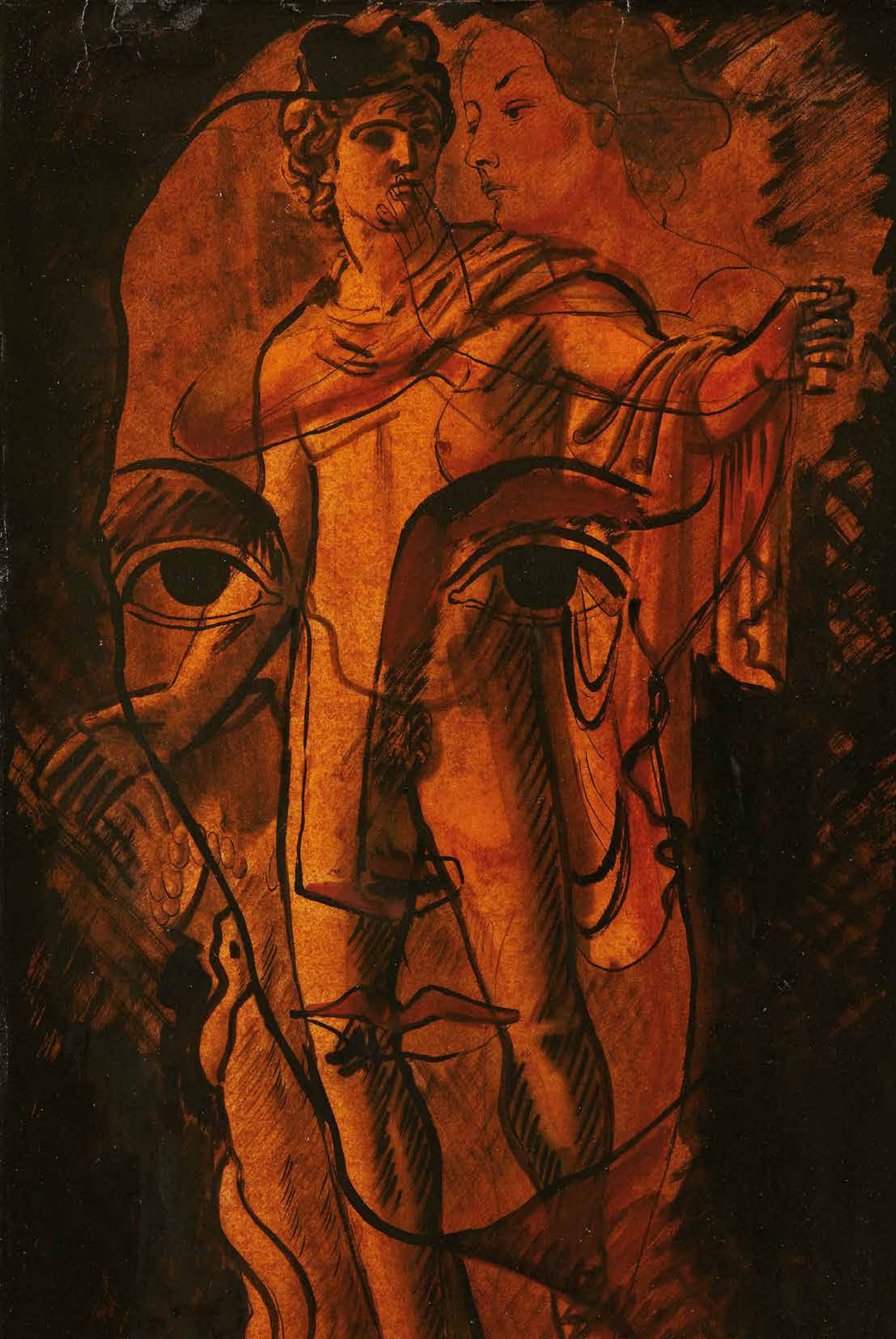
Ces dix-huit œuvres, référencées et certifiées par le comité Picabia, sont toutes inédites en vente publique. Raisonnable, les estimations débiteront à 1 000/1 500 € pour un dessin au fusain daté vers 1943-1944, *Le Couple*, figurant certainement des personnes de l'entourage du peintre, tout comme un *Portrait de femme* attendu à 2 000/3 000 €. Également au fusain, réalisé vers 1944-1945, il fut, ainsi que plusieurs autres, exposé lors d'événements majeurs dédiés à Picabia, dont l'exposition de 1999 à Tokyo, à l'Isetan Museum of Art.

Cet ensemble embrasse un large spectre de ses périodes de création, même s'il est impossible d'illustrer tous les styles abordés par cet éternel instable, qui n'a jamais voulu s'enfer-

mer dans un mouvement, par désir d'indépendance ou par provocation. Sa curiosité, mais aussi son côté fantasque et festif, ont mené ce fils d'un riche attaché espagnol à l'ambassade de Cuba et d'une Française – qui décède alors que son fils est encore enfant – vers les arts, poussé par un grand-père photographe et un oncle et un père collectionneurs. Picabia fréquente ainsi très tôt les tableaux de maîtres, qui inspirent à ce jeune espiègle une combine astucieuse : copier ces œuvres, placer des répliques dans la collection et vendre les originaux ! Une affaire rondement menée qui apporte à Picabia une belle somme d'argent et une vocation. Il étudie ensuite à l'École des Arts décoratifs de 1895 à 1897 puis, durant quatre années, auprès de Fernand Cormon. Sa première exposition date de 1894 au Salon. Contre toute attente, sa *Vue de Martigues* est primée. On en trouve un écho, dans cet ensemble, avec une toile de 1902, à considérer à 10 000/20 000 €, *Les Martigues*, qui ➔

**Francis Picabia** (1879-1953), *Transparence, Apollon*, huile sur carton et crayon sur papier, signée en creux en bas à gauche « Picabia » et datée « 1926 », 81 x 50 cm, détail.

**Estimation : 120 000/180 000 €**







Francis Picabia, *Les Martigues*, 1902, huile sur toile, signée et datée, 38 x 46 cm.  
Estimation : 10 000/20 000 €

☉ témoigne des influences impressionnistes sur ses travaux d'alors. La « Venise provençale » est le sujet de ses premiers paysages. Il découvre le lieu grâce à son oncle – qui collectionne notamment des œuvres de Félix Ziem – et s'y rend à plusieurs reprises pour peindre, comme en 1900 lorsqu'il réalise le *Paysage* (6 000/8 000 €). Couleurs vives et touche dynamique sont les ingrédients de ses compositions, qui se placeront pendant des années encore dans la lignée des Monet, Pissarro ou Sisley et de l'école de Barbizon. Mais le jeune

Francis Picabia, *Transparence*, 1929, aquarelle, encre et crayon sur papier, signée et datée, 63 x 48 cm (à vue), détail.

Estimation : 30 000/50 000 €

homme, mis en garde par son grand-père photographe sur l'absurdité de peindre de manière réaliste, laisse ses émotions diriger sa main. Un état d'esprit qui le pousse, notamment après sa rencontre avec sa première épouse, Gabrièle Buffet, vers les nouvelles avant-gardes : pointillisme, fauvisme, futurisme, cubisme... et bien sûr le groupe Dada.

### Du surréalisme au réalisme

Mais bientôt Picabia étouffe, s'ennuie et quitte les dadaïstes. Sans problème d'argent, celui dont les expositions sont des succès va créer en quelques années un style totalement personnel. Il s'appuie sur son expérience, sur les idées surréalistes et son inventivité inépuisable, pour donner naissance aux « Transparences ». Contre toute attente, il revient à une

manière plus traditionnelle, figurative, teintée d'un univers onirique et mystérieux, une synthèse intellectuelle et décorative qui séduira un large public. Contrairement à ce que pourrait laisser croire la date de 1926 indiquée sur la peinture *Apollon*, et qui n'est certainement pas autographe, Picabia initie ses « Transparences » en 1927. Mais cette huile sur carton, estimée 120 000/180 000 €, aurait été réalisée en plusieurs étapes, un processus souvent utilisé par l'artiste, pensant et repensant ses œuvres en permanence. Picabia aurait ainsi commencé un nu féminin dans un style naturaliste pour, quelques années plus tard, vers 1930, le recouvrir d'une représentation de l'Apollon du Belvédère, sculpture antique conservée aux musées du Vatican, et lui superposer grand visage aux yeux fixes et pen-

« Je veux un tableau où tous mes instincts puissent se donner libre cours », disait Picabia

seurs, fréquent dans ses compositions datées vers 1930. Une présence inquiétante émane de cette peinture, amplifiée par le support en carton peint en noir, qui n'est *a priori* pas d'origine. Cette superposition d'images introduit plusieurs degrés de lecture et une « troisième dimension sans perspective », comme le décrira plus tard Marcel Duchamp. Autant

de procédés conférant à ces œuvres du mouvement et de la vie, en référence à la photographie ou au cinéma. Elles permettent aussi, et peut-être surtout, à leur auteur d'exprimer pleinement sa créativité : « Je veux un tableau où tous mes instincts puissent se donner libre cours », écrira-t-il. Véritables encyclopédies où les idées de l'artiste s'entrechoquent, elles

s'inspirent de la Bible ou de la mythologie, associent l'Antiquité et l'époque moderne, Botticelli et la fresque médiévale catalane, les sciences et l'imagerie populaire. Dans la *Transparence* de 1929, prise à 30 000/50 000 €, on distingue ainsi une figure d'Espagnole qui serait, selon les auteurs du catalogue raisonné de l'artiste, du type de celle exposée au Cercle nautique de Cannes en 1927. Les éléments alentour, dont les mains semblant chahuter la jeune femme, auraient été ajoutés vers 1928-1929. Cette œuvre fait ainsi écho aux portraits de femmes espagnoles réalisés autour de 1920 par Picabia, qui détournait à cette époque les effigies féminines ingresques, symboles classiques par excellence, en les affublant d'accessoires folkloriques hispaniques et en les travestissant, comme ici avec la barbe que Duchamp n'aurait pas reniée. Picabia, éternel provocateur !

Avant une étape réaliste vers 1940, illustrée ici par une *Nature morte au vase fleuri* prévue à 15 000/20 000 €, et un ultime retour à l'abstraction à Paris après la Seconde Guerre mondiale, le peintre se risque en 1935, alors qu'il est installé à Mougins dans son atelier du château de Mai, à une série d'œuvres stylisées, aux couleurs en aplats et aux larges cernes noirs. Il exposera une vingtaine de ces créations l'année suivante au sein du Arts Club of Chicago, à l'initiative de Gertrude Stein. Parmi celles-ci, la *Vieille Paysanne*, exposée également en 1976 au Grand Palais et en 1999 à Tokyo, est à envisager à 40 000/60 000 €. Ces personnages, hors de tout contexte, s'inspirent des maîtres anciens, de Picasso ou encore de l'Antiquité, à l'image de la toile *L'Amour et la Femme*, adjugée 337 500 € le 8 décembre 2023 chez Drouot Estimations. Une série singulière, cédant au revival de la peinture classique de l'époque ou bien formée pour séduire le public américain ? À moins que ce ne soit l'humeur sombre du peintre, due à la mauvaise gestion de sa fortune, qui transparaisse sur ces visages mélancoliques ? Une énigme de plus à mettre à l'actif de Francis Picabia. ■



Francis Picabia, *La Vieille Paysanne*, huile sur toile, signée, 66 x 54 cm.  
Estimation : 40 000/60 000 €

## à savoir

Vendredi 20 juin, Hôtel Drouot, salle 9.  
Mirabaud - Mercier OVV.



**Francis Picabia**, *Réflexion*,  
dessin au crayon et lavis,  
signé, vers 1930, 39,5 x 28,4 cm.  
**Estimation : 4 000/6 000 €**